

« Le narrateur se lève » : narration indécidable et fondation illégitime dans *Les particules élémentaires* de Michel Houellebecq

“The narrator stands”: undecidable narration and illegitimate foundation in Michel Houellebecq’s novel *The Elementary Particles*

Patrick Thériault

Numéro 105, 2014

Qui parle ? Enjeux théoriques et esthétiques de la narration indécidable dans le roman contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1030444ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1030444ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

1189-4563 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thériault, P. (2014). « Le narrateur se lève » : narration indécidable et fondation illégitime dans *Les particules élémentaires* de Michel Houellebecq. *Tangence*, (105), 15–30. <https://doi.org/10.7202/1030444ar>

Résumé de l'article

Le lecteur des *Particules élémentaires* ne peut qu'être déconcerté par l'apparition, vers la fin du roman et dans le cadre même de la représentation, d'un personnage identifié (au) « narrateur » : « *Le narrateur se lève* ». En faisant « se lever » ce narrateur-personnage, le texte de Michel Houellebecq soulève une question d'ordre référentiel qu'on ne peut, en toute rigueur, ignorer : *qui* (quelle instance, quelle voix, quelle figure), en venant comme le dédoubler, s'énonce ainsi à *la place* du narrateur-personnage ? Le roman n'offre aucune réponse certaine à cette question ; il engramme en cela une forme d'énigme narratologique qu'on peut qualifier d'indécidable. Pour autant, cette énigme n'en est pas moins un index critique et un levier heuristique de première importance, à travers lesquels, comme j'en ferai l'hypothèse, il est possible d'entraîner la richesse épistémologique des *Particules élémentaires*. De manière plus précise, je m'attacherai à montrer comment, en posant la question du métalangage et en confinant en dernière analyse à ce que Jean-François Lyotard appelle l'« aporie logique de l'autorisation », cette énigme narratologique fait dialoguer le roman de Houellebecq avec le discours philosophique sur la postmodernité et la fin de l'Histoire.

« Le narrateur se lève » : narration
indécidable et fondation illégitime
dans *Les particules élémentaires*
de Michel Houellebecq

Patrick Thériault
Université de Toronto

Sed quis custodiet ispos custodias?

Juvénal¹

L'ère d'autorité se trouble [...].

Mallarmé²

L'origine de l'autorité, la fondation ou le fondement, la position de la loi ne pouvant par définition s'appuyer finalement que sur elles-mêmes, elles sont elles-mêmes une violence sans fondement. Ce qui ne veut pas dire qu'elles sont injustes en soi, au sens de « illégales » ou « illégitimes ». Elles ne sont ni légales ni illégales en leur moment fondateur.

Jacques Derrida³

En prétendant offrir la « reconstitution crédible⁴ » de la vie du scientifique Michel Djerzinski, le narrateur du roman *Les particules*

1. « Mais les gardiens, eux, qui les gardera ? », Juvénal, *Satires*, éd. Pierre de Labriolle et François Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1974, p. 73.
2. Stéphane Mallarmé, *Ceuvres complètes*, éd. Bertrand Marchal, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1998, t. 1, p. 28.
3. Jacques Derrida, *Force de loi. Le « fondement mystique de l'autorité »*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 1994, p. 34.
4. Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion, coll. « J'ai lu », 1998, p. 307. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *PE*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

élémentaires de Michel Houellebecq se donne également pour mission de raconter l'histoire de la fin de l'humanité. Doublement rétrospectif et prospectif, le point de vue qu'il détermine sur l'univers de la fiction oscille entre deux perspectives référentielles : d'une part, la description parfois drolatique mais généralement dysphorique, comme dépassionnée, d'un passé historiquement récent, celui de la dernière phase de l'humanisme occidental où vient s'inscrire l'existence de son protagoniste baby-boomer ; d'autre part, la référence singulièrement lyrique et solennelle à une ère historique et métaphysique toute jeune encore et promise à l'éternité, celle que la technologie génétique a inaugurée en supprimant le désir et toutes formes de différence sexuelle. Le narrateur a soin d'explicitier la visée tout à la fois testimoniale, testamentaire et épique de son entreprise d'écriture dans le cadre d'un prologue et d'un épilogue fictifs :

Ce livre est avant tout l'histoire d'un homme, qui vécut la plus grande partie de sa vie en Europe occidentale, durant la seconde moitié du xx^e siècle. (*PE*, p. 7)

[...] au-delà du strict plan historique, l'ambition ultime de cet ouvrage est de saluer cette espèce infortunée et courageuse qui nous a créés. Cette espèce douloureuse et vile, à peine différente du singe, qui portait cependant en elle tant d'aspirations nobles. [...] Cette espèce aussi qui, pour la première fois de l'histoire du monde, sut envisager la possibilité de son propre dépassement ; et qui, quelques années plus tard, sut mettre ce dépassement en pratique. Au moment où ses derniers représentants vont s'éteindre, nous estimons légitime de rendre à l'humanité ce dernier hommage [...]. Ce livre est dédié à l'homme. (*PE*, p. 316-317)

Le narrateur hétérodiégétique du roman s'énonce depuis le présent de cette ère (presque déjà complètement) posthumaine, en l'an 2079. Il appartient à la « nouvelle espèce, asexuée et immortelle, ayant dépassé l'individualité, la séparation et le devenir » (*PE*, p. 308) qui en sont caractéristiques : c'est donc un clone. Si, comme tel, il ne se confond pas théoriquement avec un individu, il ne semble pas d'abord poser problème sur les plans diégétique et herméneutique : il s'assimile à un ensemble de coordonnées identitaires suffisamment récurrentes et cohérentes, en apparence, pour fonctionner sans heurts dans la logique du récit et être facilement reconnaissables dans la logique de la lecture. Du reste, certaines modalités matérielles

et stylistiques de son discours (caractères italiques, forme partiellement versifiée et tonalité poétique) viennent signaler distinctement les interventions qu'il fait en voix propre dans certains passages stratégiques de l'œuvre qui encadrent et ponctuent les longues plages de texte consacrées à la relation de la vie de Michel Djerzinski et de son demi-frère Bruno.

Mais une lecture un tant soit peu attentive de l'une de ces interventions bute sur une incongruité référentielle, qui a pour effet d'instiller un doute quant au statut de ce narrateur et, incidemment, de compromettre la solidité conceptuelle et la crédibilité herméneutique de l'ensemble discursif qu'il sous-tend. Cette incongruité référentielle est le fait de l'unique et confondante apparition, vers la fin du roman et dans le cadre même de la représentation, d'un personnage identifié (au) « narrateur » :

Certains disent :

« La civilisation que nous avons bâtie est encore fragile,

C'est à peine si nous sortons de la nuit.

De ces siècles de malheur, nous portons encore l'image hostile;

Ne vaudrait-il pas mieux que tout cela reste enfoui? »

Le narrateur se lève, se rassemble et il rappelle

Avec équanimité, mais fermement, il se lève et il rappelle

Qu'une révolution métaphysique a eu lieu. (PÉ, p. 295; l'auteur souligne)

Étrangement, après avoir fait entendre en discours direct l'avis de « certains » (clones congénères du narrateur), le texte semble faire intervenir le narrateur lui-même sous la forme d'un personnage et sous le nom même de « narrateur », en lui attribuant un double geste (il « se lève » et il « se rassemble ») et un acte de parole à caractère autoritaire (« il rappelle »). En faisant « se lever » ce narrateur-personnage, le texte soulève du même mouvement une question d'ordre référentiel qu'on ne peut, en toute rigueur, ignorer : *qui* (quelle instance, quelle voix, quelle figure), en venant comme le dédoubler, s'énonce ainsi à la place du narrateur-personnage ?

Le roman n'offre aucune réponse certaine à cette question ; il engramme en cela une forme d'énigme narratologique qu'on peut qualifier d'indécidable. Pour autant, cette énigme n'en est pas moins un index critique et un levier heuristique de première importance, à travers lesquels, comme j'en ferai l'hypothèse, il est possible

d'entrapercevoir la richesse épistémologique des *Particules élémentaires* — et incidemment de prendre acte de la complexité formelle d'une œuvre qui, loin d'être réductible, comme on l'affirme souvent, et presque toujours de mauvaise foi, à un simple « roman à idées⁵ », implique une réflexion non seulement sur l'écriture mais par l'écriture. De manière plus précise, je m'attacherai à montrer comment, en posant la question du métalangage et en confinant en dernière analyse à ce que Jean-François Lyotard appelle l'« aporie logique de l'autorisation⁶ », cette énigme narratologique fait dialoguer le roman de Houellebecq avec le discours philosophique sur la postmodernité et la fin de l'Histoire, tel qu'il s'est affirmé dans les années 1980 et 1990.

Légitimation et narration : une réplique romanesque à Lyotard

Avant d'en considérer les implications épistémologiques, il est intéressant de noter que l'énigme narratologique posée par le « lever » du narrateur houellebecquien dans le cadre de la représentation revêt une portée ontologique, qu'elle entre en résonance avec les prémisses de l'ontologie supposée par l'univers science-fictionnel du roman. Aussi est-il d'abord possible de rendre compte du dédoublement du narrateur en y voyant une sorte de faculté d'auto-engendrement en vertu de laquelle le sujet clone, devenant multiple, pourrait ou devrait « se » désigner « lui-même » à la troisième personne. En tant que tel, ce dédoublement serait l'expression de ce que l'on peut concevoir comme une forme de *clonage énonciatif*, un motif qui illustrerait, sur le plan formel, ce que le roman de Houellebecq thématise en toutes lettres par référence à la suppression de l'identité sexuelle et à la reproduction par clonage : à savoir le problème de l'in-dividualité, de la mêmeté, de l'altérité, en somme de la *propriété* de l'identité. C'est bien d'ailleurs ce que connote l'emploi, inédit en français, du verbe pronominal « se rassembler » (« *Le narrateur se lève, se rassemble et il rappelle* ») : avant de prendre la parole, le sujet clone semble devoir contrebalancer une force centrifuge de multiplication et de vaporisation de « lui-même », se densifier ontologiquement

5. Sur l'appartenance des *Particules élémentaires* à la littérature « à idées » et au roman à thèse, voir Liesbeth Korthals Altes, « Persuasion et ambiguïté dans un roman à thèse postmoderne (*Les particules élémentaires*) », dans Sabine van Wesemael (dir.), *Michel Houellebecq*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2004, p. 29-45.
6. Jean-François Lyotard, *Le postmoderne expliqué aux enfants. Correspondance 1982-1985*, Paris, Galilée, 1986, p. 69 et p. 85.

par le biais d'une forme mystérieuse de *récollection*⁷. Tout en étant conforme à l'usage, la référence à l'«*équanimité*» («*Avec équanimité, mais fermement, il se lève et il rappelle*») accentue elle aussi cette impression de multiplicité, l'idée d'égalité (d'âme) impliquant conceptuellement celle de pluralité (d'états intérieurs⁸).

Si elle trouve ainsi une certaine piste d'explication, l'énigme du «*lever*» du narrateur n'en perd pas pour autant son caractère indécidable: au contraire, c'est même parce qu'elle est indécidable qu'elle se révèle en l'occurrence signifiante, c'est-à-dire cohérente et congruente avec le profil ontologique constitutivement trouble auquel Houellebecq associe l'identité au moins double du clone. Et c'est aussi en vertu de son indécidabilité que cette énigme s'avère informative sur le plan épistémologique, si on la considère cette fois dans l'éclairage plus rapproché du contexte diégétique où elle intervient. Il est remarquable que ce contexte évoque une scène à résonance mythique, aux accents tout autant archaïques que futuristes, où les gestes que pose le narrateur-personnage comme rituellement devant l'assemblée de ses congénères manifestent la gravité mais aussi la violence symbolique d'un *acte de fondation*. Et sans doute est-il plus remarquable encore que cet acte de fondation veuille répondre, comme un rappel à l'ordre («*il rappelle/Avec équanimité, mais fermement, il se lève et il rappelle*»), à une certaine contestation au sein du «*nous*» communautaire («*certains disent*») et que

7. Rappelons que le mot «*récollection*», qui désigne un exercice de recueillement dans la prière et la méditation, dérive étymologiquement du verbe latin «*recolligere*», qui signifie «*rassembler*», «*réunir*».

8. Sur le plan critique, les questions que pose l'identité du clone (comment se dire et se définir *proprement* lorsqu'on est clone? à quelle personne grammaticale, sous quelle modalité ontologique s'énoncer *justement*?) catalysent en quelque sorte celles que porte en germe toute référence à l'identité. Elles embrayent par là le discours critique du roman sur la vaste problématisation de la subjectivité, particulièrement vive dans le champ de la pensée contemporaine, et l'infléchissent plus précisément dans le sens de la conception anti-essentialiste commune aux conceptions poststructuralistes. On soulignera à cet égard que la phénoménalité ambiguë, à mi-chemin de la présence et de l'absence, sous laquelle apparaît le sujet clone est comparable à la qualité *fantomale* ou *spectrale* dont le discours philosophique et littéraire postmoderne prédique le sujet. Voir à ce propos, dans le domaine philosophique, Jacques Derrida, *Spectres de Marx. L'état de la dette, le travail du deuil et la nouvelle internationale* (Paris, Galilée, coll. «*La philosophie en effet*», 1993) et, dans le domaine littéraire, Lionel Ruffel, «*Le temps des spectres*», dans Bruno Blanckeman et Jean-Christophe Millois (dir.), *Le roman français aujourd'hui: transformations, perceptions, mythologies* (Paris, Prétéxte, coll. «*Critique*», 2004, p. 95-117).

l'efficacité perlocutoire et idéologique de sa réprobation n'apparaît pas d'emblée garantie par l'autorité dont son performateur exhibe pourtant les symboles. Comme tel, le présent extrait semble poser ou suggérer par voie narrative un problème qui est emblématique de la postmodernité et, par suite, du discours philosophique dans lequel s'inscrit la réception de l'œuvre de Houellebecq en général et des *Particules élémentaires* en particulier⁹, à savoir le problème de la légitimité de l'autorité et, plus spécifiquement, du discours d'autorité comme métalangage. Et il n'est pas étonnant de constater que la conceptualisation ou la traduction pour ainsi dire narrative que propose le roman de ce problème, comme nous pourrions le vérifier à la faveur d'une brève synthèse théorique, reste singulièrement fidèle aux termes et aux paramètres de l'approche pragmatique qui s'est imposée, à l'instigation des travaux de Jean-François Lyotard, comme le principal modèle de référence pour penser la postmodernité.

C'est dans son essai-phare intitulé *La condition postmoderne*¹⁰, paru à la fin des années 1970, que Jean-François Lyotard a jeté les bases de cette approche pragmatique. La définition de la postmodernité qu'il y propose est informée par une réflexion sur les discours et les savoirs fondateurs, c'est-à-dire ayant pour objectifs ou effets d'instaurer et de consolider des institutions, de véhiculer des pratiques politiques et sociales, de promouvoir des manières collectives de faire et de penser, etc.¹¹ S'interrogeant sur les sources mêmes de l'autorité de tels discours et savoirs, Lyotard les rapporte à des procédures discursives ou, plus exactement, à des pragmatiques narratives, tout processus de légitimation¹² engageant nécessairement, de

9. Au sujet de cette réception, notons que le discours de la postmodernité en Europe a d'abord été imprégné et orienté, sinon défini, par des enjeux d'ordre philosophique, alors qu'aux États-Unis il s'est en premier lieu imposé comme un phénomène à dominante esthétique. Or, c'est précisément cette distinction que viennent édulcorer, en 1998, *Les particules élémentaires* et *Truismes* de Marie Darrieussecq (voir Marc Gontard, « Le postmodernisme en France : définitions, critères, périodisation », dans Michèle Touret et Francine Dugast-Portes (dir.), *Le temps des Lettres. Quelles périodisations pour l'histoire de la littérature française du 20^{ème} siècle ?*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2001, p. 283-294).

10. Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1979.

11. Jean-François Lyotard, *Le postmoderne expliqué aux enfants*, ouvr. cité, p. 38.

12. Lyotard définit la légitimation comme un « processus par lequel un législateur se trouve autorisé à promulguer cette loi comme une norme » (*La condition postmoderne*, ouvr. cité, p. 19).

manière avouée ou non, une forme de récit. Considérant l'histoire de l'Occident, il décline deux modèles de pragmatique narrative : il qualifie le premier d'« archaïque » (ou, équivalentement, de « mythique » ou de « populaire »), et il identifie le second à l'époque moderne.

La pragmatique narrative de type archaïque est associée étroitement aux formes du conte, de la légende et du mythe et, sur le plan historique, aux formations sociales prémodernes¹³. Dans ce régime de légitimation, l'autorité dérive tout autant des éléments de contenu à caractère idéologique (renvoyant au passé d'un acte originel, ce qui est particulièrement saillant dans le cas des mythes de fondation) que de l'activité performative impliquée par ces types traditionnels de narration¹⁴. Et elle en dérive sans qu'elle soit mise en question explicitement, réflexivement. La narration et le narré, ici, revêtent un pouvoir « d'emblée légitimant¹⁵ » : « le récit est l'autorité elle-même¹⁶ ». La procédure discursive qui accrédite l'autorité, dans ce modèle, ne se double donc ni d'une argumentation, ni d'une démonstration scientifique, ni d'une administration de preuves ; elle s'assimile, jusqu'à passer ainsi inaperçue, avec le dispositif narratif hérité de la tradition. Étrangère à toute prétention universaliste, cette autorité met en jeu et configure une identité culturelle particulière, qui prend la forme d'un « nous infrangible, au-dehors duquel il n'y a que des ils¹⁷ ».

13. Cela dit, cette pragmatique n'appartient pas en propre aux cultures prémodernes. Voir à ce propos l'exemple du récit à caractère mythique dont se soutient l'idéologie nazie et que Lyotard traduit en ces termes : « Moi, Aryen, je vous raconte à vous, Aryens, l'histoire de nos ancêtres les Aryens qu'ils nous ont transmise, écoutez-la, rapportez-la, exécutez-la. Cette organisation implique ce que j'appellerai l'exception. Les Aryens sont les vrais hommes, les seuls. Ce qui n'est pas aryen ne vit que par une défaillance du principe vital. Il est déjà mort. Il suffit de l'achever. Les guerres nazies sont des opérations sanitaires, des épurations. » (*Le postmoderne expliqué aux enfants*, ouvr. cité, p. 84)
14. De nombreux anthropologues ont insisté sur la fonction et l'effet pragmatiquement structurants, sur le plan symbolique, de ce type de récits, en particulier du conte. Par exemple, François Flahault note : « cette forme de relation dont parlent les contes, ils la redoublent, en quelque sorte, puisqu'ils la réalisent dans la situation même où ils sont dits, dans le moment où, comme d'autres pratiques relationnelles apaisantes, ils constituent le support d'un être-à-plusieurs, procurant à chacun le sentiment d'exister allié à la chaleur de la coexistence. » (« *Be yourself!* » *Au-delà de la conception occidentale de l'individu*, Paris, Mille et une nuits, coll. « Essai », 2006, p. 221-222)
15. Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, ouvr. cité, p. 42.
16. Jean-François Lyotard, *Le postmoderne expliqué aux enfants*, ouvr. cité, p. 59.
17. Jean-François Lyotard, *Le postmoderne expliqué aux enfants*, ouvr. cité, p. 59.

Avec la Renaissance, et plus encore avec les Lumières qui en accélèrent et radicalisent le programme rationaliste, s'élabore le second modèle de pragmatique narrative que distingue Lyotard. Cette pragmatique narrative moderne a ceci de fondamentalement différent qu'elle dissocie désormais le savoir légitimant de la narration pour en faire l'apanage de la science ; le savoir dont se soutient l'autorité y passe donc pour être essentiellement non narratif. Du moins, telle est la prétention des modernes. En réalité, la science comme discours dominant reste elle aussi dépendante d'un dispositif narratif¹⁸ : elle s'avère tirer sa puissance de légitimation de ce que Lyotard appelle les « grands récits » ou « métarécits ». Le plus important de ceux-ci s'affirme au XVIII^e siècle : c'est le « métarécit de l'émancipation », qui pose l'humanité comme un héros en position de quête et de conquête d'une liberté¹⁹ identifiée à la science et en lutte contre l'obscurantisme religieux et politique associé aux prêtres et aux tyrans. Contrairement au conte ou à la légende de la pragmatique narrative archaïque, le métarécit des temps modernes a donc vocation à l'universel et se déploie vers l'avenir : inscrit dans la temporalité du projet, il vise à la réalisation de l'Humanité.

C'est la crise de ces grands récits de légitimation, telle qu'elle se manifeste de manière particulièrement vive à partir de la fin des années 1970, qui caractériserait la « condition postmoderne » mise en exergue par Lyotard : elle traduirait fondamentalement l'impossibilité où nous sommes désormais de croire globalement aux idéaux et aux projets qui ont soutenu jusqu'ici les processus d'autorisation en modernité occidentale²⁰. En cela, elle résulterait et témoignerait d'un problème de crédibilité : les narrations traditionnelles seraient entamées par trop de doutes ou de critiques pour susciter des adhésions suffisamment fortes et, par voie de conséquence, revêtir une

18. À propos de la procédure de légitimation du discours scientifique et du problème du métalangage, voir Vincent Descombes, *L'inconscient malgré lui*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1977, p. 133-161.

19. Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, ouvr. cité, p. 54.

20. Aron Kibedi-Varga résume ainsi la postmodernité : « la postmodernité c'est, dans un premier temps, précisément la mise en question de ce qui s'est affirmé, pendant plusieurs siècles, comme le fondement d'une société sécularisée et émancipée ; elle se définit comme déclin de la croyance dans les récits qui légitiment, comme soupçon croissant vis-à-vis de la rationalité. Selon Manfred Frank, l'incroyable vient d'arriver : la rationalité, instance suprême de légitimation jusqu'ici, doit elle-même prouver sa légitimité. » (« Le récit postmoderne », *Littérature*, n° 77 (*Situation de la fiction*), 1990, p. 4)

puissance encore véritablement unifiante et légitimante sur l'organisation symbolique et pratique de l'existence collective. Le philosophe décrit les effets fondamentaux de cette crise en empruntant volontiers à la topique scientifique dont Houellebecq tirera la métaphore structurante à résonance brownienne des *Particules élémentaires*: «De cette décomposition des grands Récits, [...] il s'ensuit ce que d'aucuns analysent comme la dissolution du lien social et le passage à des collectivités sociales à l'état d'une masse composée d'atomes individuels lancés dans un absurde mouvement brownien²¹.»

Une scène de fondation, manière houellebecquienne

L'énigme que pose le «lever» du narrateur houellebecquien met en jeu quelques-uns des motifs-clés de cette vaste problématique définie par Lyotard. À commencer par sa coordonnée définitoire, cela même dont la postmodernité est le nom et qui en justifie la pertinence historiographique, à savoir: la crise (épistémologique et, plus précisément, énonciative) du discours d'autorité. Ce qui est plus intéressant encore, et plus immédiatement visible, c'est que le passage où intervient l'énigme narratologique suggère cette crise en mettant en scène l'échec auquel aboutissent les deux modèles de pragmatique narrative thématiques par Lyotard.

On remarquera d'abord que l'acte de discours du narrateur semble rejouer la pragmatique narrative de type archaïque en ce qu'il donne l'impression d'être prononcé devant une assemblée à caractère communautaire par un chef, un sage ou un ancien dont la désignation de «narrateur» vient explicitement marquer que son autorité a partie liée au «dispositif narratif». En outre, comme on l'aura également noté, cet acte de discours semble s'inscrire dans la ritualité, vibrer avec la solennité et puiser dans la force performative de l'énonciation mythique, ce que manifeste en particulier son aspect répétitif et circulaire: «*Le narrateur se lève, se rassemble et il rappelle/Avec équanimité, mais fermement, il se lève et il rappelle.*» Cet acte de discours semble aussi rappeler la pragmatique narrative de type archaïque en ce qu'il est orienté — fondamentalement, même si ce n'est pas exclusivement — vers le passé: il se spécifie en effet comme acte de mémoire collective, comme «rappel» «*qu'une révolution métaphysique a eu lieu*». Contre ceux de ses congénères

21. Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, ouvr. cité, p. 31.

qui préféreraient que leur origine humaine « *reste enfoui[e]* » et qui craignent que l'« *image hostile* » des siècles antérieurs ne vienne les hanter à la manière d'un spectre malfaisant, le narrateur veut imposer ce passé dans le présent de la nouvelle civilisation, comme le signe d'une dette peut-être jamais tout à fait remboursable — comme l'est sans doute toute dette intergénérationnelle, dans l'économie des relations symboliques —, mais dont la reconnaissance semble clairement nécessaire, à ses yeux, à l'affirmation du nouveau monde. Le contentieux qui divise les clones tient donc à la manière dont ils ont à négocier leurs rapports à leur genèse et à leurs inventeurs humains. Il se traduit plus précisément comme une confrontation entre deux options fondationnelles : là où « [c]ertains » privilégient la coupure par oubli volontaire avec la filiation humaine, le narrateur plaide pour l'acceptation explicite de cette filiation, et incidemment pour l'assomption de la dette qui lie symboliquement sa race aux humains. Fondation, transmission, héritage : les motifs éminemment symboliques qui sont ici en jeu, on le constate, reflètent exemplairement ce que les ethnologues décrivent, dans l'analyse des composantes définitoires du mythe, comme des dynamismes organisateurs et fondamentaux. Par là même, ces motifs contribuent eux aussi à rapprocher la présente scène de l'imaginaire et du régime de parole propres à la pragmatique narrative archaïque.

Mais, sous d'autres aspects, cette scène évoque aussi la pragmatique narrative moderne. Ainsi, l'identité collective qu'elle implique, tout en présentant certains traits communautaires ou claniques, recouvre une prétention à l'universalité : celle d'un groupe qui ne se borne pas à être une simple « culture », mais qui, en tant précisément qu'il est en voie de supplanter l'humanité, prend l'amplitude hégémonique d'une véritable « civilisation²² ». C'est d'ailleurs en ces termes que le roman, dans son ensemble et souvent en composition avec le paradigme génétique de l'« espèce », renvoie au groupe des clones²³. La pleine réalisation de ce statut universel de civilisation point à l'horizon d'un futur proche : le narrateur s'énonçant,

22. J'emprunte les termes de cette distinction bien connue à Norbert Elias (*La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Liberté de l'esprit », 1991, p. 11-51).

23. Suivant les termes exacts de l'historiographie houellebecquienne, la civilisation clone succède à l'« âge matérialiste », qui lui-même fait suite au « christianisme médiéval » (*PE*, p. 309).

sur le plan historique, au moment où les « derniers représentants » humains « vont s'éteindre » (PÉ, p. 317). Inscrit dans ce projet civilisationnel en forme d'eschatologie scientifique, son acte de discours est donc également orienté vers l'avenir, comme le sont les grands récits des temps modernes. Il semble même l'être en priorité: car, à l'examen, c'est d'abord l'avenir de l'espèce des clones qu'il paraît urgent d'assurer symboliquement, en décidant de fonder ou de ne pas fonder sa constitution « *encore fragile* » sur la référence au passé humain. En « rappelant » « [q]u'une révolution métaphysique a eu lieu », le narrateur cherche plus précisément à s'autoriser de l'intention même de l'inventeur des clones, Michel Djerzinski, selon qui « l'humanité devait disparaître » (PÉ, p. 308) et ce, afin de dédouaner et d'émanciper moralement sa civilisation de l'extinction imminente de l'humanité. En se référant à Djerzinski comme à un « père fondateur », il lui confère une autorité dont il s'autorise lui-même pour ériger son interprétation des faits en une vérité d'importance décisive: la fin de l'humanité aurait été voulue et planifiée par l'humanité elle-même. Du point de vue du narrateur, cette « proposition radicale issue des travaux de Djerzinski » (PÉ, p. 308) représenterait pour les clones la condition de leur réconciliation avec le passé humain et, ce qui semble plus déterminant, car en prise directe sur l'avenir, la possibilité de leur affirmation et de leur émancipation en tant que civilisation symboliquement indépendante, attachée à la filiation humaine mais délestée du poids de la culpabilité: « *Quelque chose a eu lieu comme un second partage, / Et nous avons le droit de vivre notre vie* » (PÉ, p. 296).

Dans cette perspective, il n'est pas exagéré de reconnaître dans l'énoncé du narrateur affirmant qu'« *une révolution métaphysique a eu lieu* » l'expression condensée de ce qui vaudrait, dans l'univers de la fiction, pour une forme de métarécit: dans la mesure où cet énoncé synthétise une interprétation que le narrateur cherche à autoriser, universaliser et faire admettre auprès de ses semblables comme vérité tout à la fois définitive et constitutive, il semble bel et bien renvoyer au sens et à l'importance que prend la pragmatique narrative du métarécit en régime moderne. On a d'autant plus de raisons de le considérer comme tel que le narrateur s'efforce de légitimer cet énoncé non seulement dans le passage à l'étude, mais bien à travers l'œuvre tout entière. C'est, en effet, tout au long du roman qu'il insiste sur le fait qu'« *une révolution métaphysique a eu lieu* »,

et qu'il cherche à légitimer l'interprétation irénique, « continuiste » pourrait-on dire, qui est la sienne; plus encore, c'est le roman en tant que tel, c'est-à-dire en tant qu'il se présente d'emblée et en toutes lettres comme un *témoignage* sur la « fin de l'ancien règne » (*PÉ*, p. 9) humain — donc, littéralement, comme un (nouveau) Nouveau Testament, comme le Livre sur lequel fonder la nouvelle alliance ou le « second partage » dont la civilisation des clones peut s'estimer tributaire —, qui s'avère être une entreprise de construction et d'accréditation de l'interprétation du narrateur, entreprise de transformation et de légation d'interprétation individuelle en métarécit fictionnel.

L'« aporie logique de l'autorisation »

On s'en rend compte : au vu de la problématique fondationnelle du roman qu'elle condense en quelques lignes, la scène qui s'articule autour du « lever » du narrateur signe un échec. L'acte de discours qu'elle décrit, en empruntant diversement aux pragmatiques narratives archaïque et moderne, ne génère pas l'autorité nécessaire à l'unification de l'identité et de la civilisation clones autour d'un socle symbolique commun, c'est-à-dire d'un fondement. Le chef et la parole du chef, dépositaires officiels de la légitimité, ne réussissent pas à s'imposer; ne faisant pas l'unanimité, ils ne font pas autorité.

Cette crise de l'autorité est l'un des prédicats les plus caractéristiques de la condition postmoderne. Elle émerge historiquement et épistémologiquement avec la prise en compte rigoureuse — et courageuse, à quelque degré, puisque cet acte réflexif implique en quelque sorte la mise au jour de l'une des choses les mieux cachées depuis les origines du monde — de la nature *narrative* ou *fictionnelle* de la légitimation. Autrement dit, la crise de l'autorité se déclare dès lors qu'on est en mesure et en posture de se poser les questions : qui autorise l'Autorité, et qui parle à *la place* de l'Autorité? Et, corrélativement, « pourquoi l'affirmation de l'instance normative universelle aurait-elle valeur universelle si c'est une instance singulière qui la déclare²⁴? »

Ces questions renvoient à ce que Jean-François Lyotard appelle l'aporie logique de l'autorisation²⁵ et à ce qu'il est commun d'associer

24. Jean-François Lyotard, *Le postmoderne expliqué aux enfants*, ouvr. cité, p. 85.

25. Lyotard explicite ainsi la nature de cette aporie : « Si maintenant on se demande qui peut être y pour détenir cette autorité législative, on est vite renvoyé aux

à la problématique du métalangage. Ce sont ces questions que pose et qu'invite plus précisément à penser l'énigme du « lever » du narrateur houellebecquien, en tant qu'énigme à caractère *énonciatif* et *narratologique*, dans les paramètres linguistiques et pragmatiques du discours contemporain sur la postmodernité. Si on en prend toute la mesure, l'irruption du narrateur dans le cadre de la représentation, son dédoublement sous la figure d'un personnage, suggère en effet que la source de l'autorité est nécessairement immanente, qu'elle est toujours déjà médiatisée et particularisée par la voix d'un sujet (prît-il, comme ici, la complexion et la complexité d'un clone) et qu'elle appartient donc, elle aussi, à l'ordre de la représentation dont elle prétend en même temps être le fondement. Par là, elle suggère que le langage de l'Autorité n'est pas transcendant, absolu, c'est-à-dire, en suivant le fil évocateur de l'étymologie, *détaché* de l'ordre du discours et, incidemment, de l'histoire et des intérêts humains. Cette équivocation de voix et d'instances met en relief l'inscription obligée du discours de l'Autre — qu'il s'associe à la Raison des modernes ou au Dieu de la théologie chrétienne —, dans la trame du langage, laissant ainsi penser, en bonne logique, qu'il n'y a pas plus de métalangage, selon la formule célèbre de Jacques Lacan²⁶, qu'il n'y a de pure Révélation. En ce sens, cette équivocation prend une importance suréminente sur le plan critique. Ce qu'elle vient trahir, c'est l'imposture ou la mystification que reconduit tout en la masquant tout acte de fondation²⁷; ce qu'elle vient re-marquer ou marquer

apories habituelles. Le cercle vicieux: y a autorité sur x parce que x autorise y à l'avoir; la pétition de principe: l'autorisation autorise l'autorité, c'est-à-dire: c'est la phrase normative qui autorise y à normer; la régression à l'infini: x est autorisé par y qui est autorisé par z, etc.; le paradoxe de l'idiote (au sens de Wittgenstein): Dieu, ou la Vie, ou un grand A quelconque, désigne y pour exercer l'autorité, mais y est le seul témoin de cette révélation.» (*Le postmoderne expliqué aux enfants*, ouvr. cité, p. 69)

26. Voir Jacques Lacan, *Le séminaire. Encore*, Livre xx, Paris, Seuil, coll. « Points/Essais », 1975, p. 149.
27. Lyotard explicite cette opération de *masquage*: « Je dirais que, du moins dans le cadre de la réflexion sur le totalitarisme, deux grandes procédures langagières viennent masquer cette aporie logique de l'autorisation (ou combler le vide ontologique) dont elle témoigne. Toutes deux ont recours à la narration, c'est-à-dire, en surface du moins, dissipent ce manque en étalant la difficulté de principe sur l'axe de la diachronie. Mais c'est là leur seul point commun. Car l'une effectue cette dilatation en amont, vers une origine, l'autre en aval vers une fin. En simplifiant beaucoup, ce dont tu voudras bien m'excuser, l'une de ces narrations donne forme aux récits mythiques indispensables aux communautés traditionnelles, l'autre aux récits de l'émancipation (que j'ai nommés métarécits

réflexivement, c'est l'aberration logique et ontologique qui fait de toute fondation un acte de discours tautologique plus ou moins grandiose et grandiloquent (« je suis celui qui suis »), d'une nature immanquablement mystique, en ce qu'échappant à la règle rationnelle il ne peut être « accrédité » que par un acte de foi. Autrement dit, ce que l'énigme narratologique de Houellebecq révèle, au-delà ou en deçà de toutes les révélations et des jeux de voiles de la tradition religieuse et rationaliste, c'est le « fondement mystique de l'autorité²⁸ », à savoir le fait que toute autorité s'avère comptable « ultimement » — c'est-à-dire au bout faussement définitif de la chaîne de la légitimation où se profile invariablement l'ombre importune d'un « troisième homme », comme dirait Aristote — d'un acte d'« auto-autorisation²⁹ ».

Telle serait donc non pas la clef herméneutique, mais le ressort critique de l'énigme indécidable que posent *Les particules élémentaires* en déposant leur narrateur de son autorité.

Envoi (herméneutique)

S'il est vrai que toute réponse est un acte d'interlocution qui, comme tel, implique la reconnaissance symbolique de l'Autre à qui elle s'adresse, on s'étonnera peut-être que le passage sur le « lever » du narrateur que nous avons analysé puisse constituer une « réplique romanesque » à Lyotard (ou, à tout le moins, plus diffusément, au discours contemporain sur la postmodernité qui s'inspire de son analyse pragmatique). Ce qui peut étonner, en effet, c'est que Houellebecq engage une forme de dialogue (d'une manière qui, pour rester voilée, il est vrai, lui réserve toujours la possibilité d'avouer ou de nier cette ouverture intertextuelle) avec l'un des plus éminents représentants de la famille d'intellectuels contemporains contre laquelle il n'a de cesse de vitupérer. Nul besoin de rappeler la violence avec laquelle l'essayiste jette l'anathème sur les sciences humaines et la philosophie du siècle dernier, ni le mépris où il tient plus précisément la « racaille gauchiste qui [aurait] monopolisé le débat intellectuel tout au long

dans *La condition postmoderne*).» (*Le postmoderne expliqué aux enfants*, ouvr. cité, p. 69)

28. Voir Jacques Derrida, *Force de loi. Le «fondement mystique de l'autorité»*, ouvr. cité.

29. Jacques Derrida, *Force de loi. Le «fondement mystique de l'autorité»*, ouvr. cité, p. 36.

du xx^e siècle³⁰», pas plus qu'il n'est nécessaire d'insister sur la jouissance perverse avec laquelle le romancier, dans l'univers même des *Particules élémentaires*, projette un avenir où, « après des décennies de surestimation insensée », les « travaux de Foucault, Lacan, de Derrida et de Deleuze » auraient sombré dans un « ridicule global » (*PE*, p. 314). Mais on notera plutôt, quitte à épaissir le mystère sur les dispositions secrètement ambivalentes de Houellebecq, qu'un autre passage des *Particules élémentaires* — et non le moins significatif, l'*ex-cipit* — semble également et plus clairement encore attester l'hypothèse de ce « dialogue » fictionnel avec la pensée philosophique récente. Ce n'est pas à l'auteur de *La condition postmoderne* que le texte semble cette fois répondre, mais à celui des *Mots et les choses*. La fin du roman de Houellebecq semble en effet entrer en correspondance avec celle, devenue un lieu commun du discours contemporain, de l'essai de Michel Foucault sur l'« effacement » de l'homme :

Au moment où ses derniers représentants vont s'éteindre, nous estimons légitime de rendre à l'humanité ce dernier hommage ; hommage qui, lui aussi, finira par s'effacer et se perdre dans les sables du temps ; il est cependant nécessaire que cet hommage, au moins une fois, ait été accompli. Ce livre est dédié à l'homme. (*PE*, p. 316-317)

Si ces dispositions venaient à disparaître comme elles sont apparues, si par quelque événement dont nous pouvons tout au plus pressentir la possibilité, mais dont nous ne connaissons pour l'instant encore ni la forme ni la promesse, elles basculaient, comme le fit au tournant du xviii^e siècle le sol de la pensée classique, — alors on peut bien parier que l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage de sable³¹.

Deux fins de discours sur « la fin de l'homme » se recouperaient ainsi dans l'espace — virtuel, car invérifié, et peut-être invérifiable, car

30. Michel Houellebecq, « Sortir du xx^e siècle », dans *Lanzarote et autres textes*, Paris, Libro, coll. « Les contemporains », 2002, p. 73.

31. Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1966, p. 398, cité par Jean-François Chassay, qui propose le parallèle (« Apocalypse scientiste et fin de l'humanité : *Les particules élémentaires* de Michel Houellebecq », dans Pascal Brissette, Paul Choinière, Guillaume Pinson et Maxime Prévost (dir.), *Écritures hors-foyer : comment penser la littérature actuelle?*, Montréal, Chaire James McGill de langue et littérature françaises de l'Université McGill, coll. « Discours social/Social Discourse », vol. 7, 2002, p. 187).

inconscient — d'un intertexte presque fraternel, où pour un peu on se prendrait à imaginer un Michel Houellebecq qui rachèterait secrètement, par un « hommage » liminaire à l'un de ses plus grands représentants, les outrages qu'il fait publiquement subir aux sciences humaines... Libre au lecteur éprouvé par les vérités détersives et l'atmosphère désenchantée des *Particules élémentaires* d'y lire le pointillé d'une certaine fin heureuse — sur le plan herméneutique...